

Vers l'Éthique de Spinoza

L'objet de cette étude est de donner accès au plus grand nombre à la lecture de l'original latin de Spinoza. Car s'agissant d'une Œuvre majeure ou universelle, il faut sans cesse revenir à l'original si l'on veut s'en faire une idée vraiment personnelle. Comme la langue latine présente un obstacle certain (d'ailleurs plus d'ordre psychologique que réel), je propose en premier lieu une *Lecture* des quatre premières grandes scolies de l'Éthique accompagnée de nombreuses explications grammaticales, d'une traduction par groupes de mots pour les deux premières, d'une traduction libre pour chacune et suivie de notes sur certains points, concepts ou acceptions difficiles; en deuxième lieu un *Dictionnaire* total de l'Éthique contenant exactement 5269 formes latines, précieuses notamment pour le débutant qui n'aura plus à hésiter sur certains latinismes ou graphies particulières, l'œuvre se trouvant ainsi traduite en totalité par fragments ou phrases entières; en troisième et dernier lieu, *ETHICA*, le texte latin de Spinoza soigneusement établi suivi d'un lexique de 2547 mots fondamentaux.

Il pourra paraître paradoxal que j'entreprenne de donner les moyens à toute personne désireuse de s'informer, d'accéder à la compréhension de l'original d'une Œuvre d'une telle densité, peut-être le plus grand livre du monde a-t-on parfois avancé. Mais précisément, Spinoza ne s'adresse pas à une élite (aux *happy few* comme on dit) mais à chacun d'entre nous, *unusquisque* précise souvent le texte.

Une des raisons coefficients pour lesquelles l'Éthique de Spinoza doit être lue dans sa langue d'origine tient essentiellement à la variabilité des concepts sous-tendus par certains mots latins fondamentaux du texte. *Ethica* est un itinéraire allant pour ainsi dire de l'indéfini au défini. C'est pourquoi, ce que nous avons tendance à comprendre *primo aspectu* comme indéfini est censé devenir au fil de la lecture et de la compréhension de plus en plus défini.

À titre d'exemple, prenons la toute première proposition : *substantia prior est natura suis affectionibus*, une substance est par nature antérieure à ses affections. En première lecture, il n'est pas faux de comprendre *substantia* par "une" substance (article indéfini). Mais comme par la suite Spinoza va démontrer que la substance (au sens de la définition 3/I) est unique, il sera logique de penser ensuite *substantia* non plus comme "une" mais comme "la" substance (article défini).

Pour mieux comprendre le problème de l'indéfini et du défini, un exemple caractéristique est celui de la définition 6/I où Dieu est défini comme substance *constans infinitis attributis*. En première lecture, il est assez naturel de considérer l'adjectif pluriel *infinitis* comme une qualité et donc de penser à une substance "consistant en des attributs infinis" : cette première approche est d'autant plus logique que par la suite, lors des deux premiers renvois à la définition 6/I (scolie 10/I et 2ème aliter 11/I) on a les mots *ens absolute infinitum*, être infini dans l'absolu (que la définition 6/I est censée définir) avec *infinitum* qui, au singulier, ne peut représenter qu'une qualité.

Mais, un peu plus loin, la démonstration 14/I avec encore une fois les mots *ens absolute infinitum*, renvoie de nouveau à cette même définition 6/I : *cum Deus sit ens absolute infinitum de quo nullum attributum negari potest (per definitionem sextam)*, comme Dieu est un être infini dans l'absolu dont aucun attribut ne peut être nié (par la définition 6)... Si l'on ne peut nier aucun attribut de l'*Ens absolute infinitum*, c'est qu'*infinitis* ne désigne pas seulement une qualité mais aussi une quantité et l'on améliore sa compréhension en entendant *infinitis attributis* par "une infinité d'attributs".

Et Spinoza insistera sur cette infinité dans la démonstration 16/I : *cum autem natura divina infinita absolute attributa habeat (per definitionem sextam)*, puisque la nature divine a des attributs en nombre infini dans l'absolu (par la définition 6)... Voilà que le nombre des attributs n'est pas seulement infini, il est infini *dans l'absolu*. Revoir la définition 6/I.

On comprend alors qu'*infinitis attributis* ne signifie peut-être pas "une infinité d'attributs" (article indéfini) mais "l'infinité des attributs" (article défini). Par exemple, dans l'intervalle]0,1[de l'ensemble R des nombres réels, il existe une infinité de réels mais il ne s'agit que d'une infinité car il existe aussi une infinité de nombres réels qui ne sont pas dans cet intervalle. En revanche dans R tout entier il y a non pas seulement "une infinité de réels" mais "l'infinité des nombres réels" sans aucune exception.

La substance unique ne consiste donc pas en "une infinité d'attributs" mais bien en "l'infinité des attributs" (sans aucune exception), ce que Spinoza voulait déjà nous signifier dans la démonstration 14/I où il précise qu'aucun attribut ne peut être nié de la substance unique dans la mesure où chacun d'entre eux exprime *in suo genere* une certaine existence ou manière d'être, une certaine réalité, une certaine perfection.

Mais *infinitis* perd-il pour autant sa qualité d'infinitude? Certainement pas car les attributs sont aussi infinis c'est-à-dire qu'ils sont suprêmement parfaits au sens où ils expriment une qualité illimitée. Ainsi donc *infinitis attributis* signifie en dernière analyse "l'infinité des attributs eux-mêmes infinis" où l'adjectif *infinitis* se dédouble simultanément en une qualité en une quantité.

On voit donc les différentes strates de sens allant du plus bas au plus haut niveau de spinozisme :

des attributs infinis (article indéfini avec qualité)

une infinité d'attributs (article indéfini avec quantité)

l'infinité des attributs (article défini avec quantité)

l'infinité des attributs eux-mêmes infinis (article défini avec qualité et quantité)

C'est pourquoi toute traduction de l'Éthique est inopérante dans la mesure où elle fige nécessairement le sens, elle supprime cette variabilité ascensionnelle dans la signification des mots. Et c'est cette ascension dans la valeur des vocables qui explique ces rappels incessants aux propositions, démonstrations, corollaires, définitions ou axiomes antérieurs, renvois qui sont le fondement de l'*ordo geometricus*, l'ordre géométrique, c'est-à-dire la déduction logique.

Quand Spinoza nous renvoie sans cesse à la définition 6, il entend par là qu'il faut vraiment la relire pour la comprendre autrement et la relire autant de fois qu'il y renvoie car le sens s'approfondit au fil de la lecture par de nouvelles données. Même si une traduction donnait le plus profond niveau de compréhension, nous serions de toute façon dans l'ignorance (par le fait même de ne pas lire l'original latin) de cette progression d'interprétation que contiennent certains concepts.

Une traduction ne doit donc jamais avoir pour vocation première de traduire mais de donner une idée de la structure de la phrase originelle à laquelle il faudra toujours et encore — *semel atque iterum* dirait Spinoza — revenir pour comprendre plus profondément.

On se souvient qu'une des thèses fondamentales du *tractatus theologico-politicus* est que le sens de l'Écriture doit être tiré de l'Écriture même et d'elle seule. Ce thème est particulièrement développé au chapitre VII " de l'interprétation de l'Écriture " mais il est tellement récurrent qu'il est sans cesse énoncé sous diverses formes quasiment à chaque chapitre de ce traité.

Mais il est un autre point tout à fait essentiel aussi à savoir que " tous les écrivains, tant de l'Ancien Testament que du Nouveau, ayant été des Hébreux, il est certain que la connaissance de la langue hébraïque est nécessaire avant tout ". Non seulement " la connaissance de l'Écriture doit se tirer d'elle seule " mais aussi " notre méthode d'interprétation exige la connaissance de l'hébreu ". Spinoza était d'ailleurs un hébraïsant émérite, témoin son " abrégé de grammaire hébraïque " qui figure parmi les *opera posthuma*.

Il est donc évident qu'il eût grandement apprécié qu'on appliquât sa propre méthode à son Éthique, d'une part en ne l'interprétant qu'à partir d'elle-même, d'autre part en n'oubliant jamais la langue dans laquelle elle fut pensée, toute traduction n'existant qu'à titre d'aide et se proposant seulement de révéler la structure de la phrase mais n'ayant pas et n'ayant pas à avoir valeur de signification à proprement parler.

On voit donc que par ce triptyque que nous proposons — étude de la langue latine, dictionnaire total et texte intégral — nous sommes dans l'exacte lignée du spinozisme en matière d'interprétation.

Si l'Éthique doit s'expliquer par elle-même et par elle seule — tous les exemples de notre cours trouvent leur référence dans le texte latin de Spinoza et se comprennent souvent les uns grâce à d'autres en cas de difficulté — il convient aussi de remarquer l'existence d'un outil récent que n'avait pas nos prédécesseurs à savoir tout simplement l'informatique. Un traducteur travaillant sur papier et rencontrant la énième occurrence d'un mot ou d'une expression particulière ne pouvait pas avoir une vision globale de toutes ses interprétations précédentes (à l'exception de quelques vocables clefs isolés) ni savoir quelle direction prendre de préférence dans ce nouveau cas ni même changer d'avis en fonction de ce nouvel exemple en corrigeant ou améliorant certains passages déjà traduits. Le traitement de texte et ses fonctions associées nous ont donc été d'une utilité primordiale puisque, lexicalisant l'Œuvre phrase par phrase, nous pouvions peaufiner petit à petit nos propositions de traduction, repérer grâce aux possibilités de recherche de chaînes de caractères les occurrences précédentes aussi bien du texte latin préalablement saisi que du dictionnaire et le cas échéant, nous rétracter en remplaçant

quasiment instantanément une expression par une autre sur l'ensemble de nos travaux. Il en résulte d'une part, la mise en évidence des différentes acceptions d'un mot ou latinisme donnés et d'autre part, une grande cohérence dans l'ensemble du dictionnaire et du cours qu'on ne peut guère envisager sans l'outil informatique.

On en revient encore et toujours à ce concept que Spinoza eût énoncé comme suit : *Ethica per se ipsam explicari debet*, l'Éthique doit s'expliquer par elle-même. Et de fait, elle s'explique ici par elle-même puisque vocabulaire et locutions caractéristiques sont à signification égale en interrelation dans notre dictionnaire et notre cours.

Gilles Louïse